

VI

VOTRE FAIT DU JOUR

Le Grand Parisien  
Samedi 30 mars 2024

**94 | RUNGIS** Né dans les Antilles, ce mouvement endiable qui mime l'acte sexuel, pour certains dégradant mais assumé par ses pratiquants, se répand dans les discothèques. Comme au Loft Metropolis.

# Le bouyon, la danse controversée des boîtes de nuit

Nolwenn Cosson

« **JE M'APPELLE SHANIKA ET** j'adore le Nutella », chante l'artiste antillaise. Sur le podium, emportés par le rythme endiable et les paroles à double sens, trois hommes dandinent leur bassin d'avant en arrière, en mimant l'acte sexuel. Devant eux, de dos, trois femmes sont courbées, les jambes légèrement écartées, tête en bas, mains au sol. Elles restent passives, acceptant les mouvements effrénés de leur partenaire contre leurs fesses.

Cette vidéo, filmée au Loft Metropolis à Rungis (Val-de-Marne), a déjà été vue des milliers de fois sur le compte Snapchat du Big A, salarié de cet établissement de nuit parmi les plus importants de France. « C'est du bouyon, décrypte-t-il. Une musique antillaise qui se danse comme le zouk avant lui, même si c'est différent. On n'est pas le premier club à le passer, mais c'est nous qui avons mis la lumière dessus, il y a deux ans environ. »

Des centaines de jeunes se retrouvent, surtout les jeudis, dans la salle Manhattan et se laissent porter par cette musique pour le moins débridée. Elle peut atteindre les 162 battements par minute (BPM), là où le tempo moyen de la musique électro varie entre 120 et 140 BPM. « C'est plus rapide que le battement du cœur, compare Esther Eloïdin, chercheuse en ethnomusicologie des

Antilles, et autrice du livre « Quatre Siècles de chansons grivoises et paillardes » (Carabéditions). C'est ce rythme frénétique et entraînant qui fait la force du bouyon. Il joue un rôle d'exutoire, en l'entendant on a envie de se défouler. »

## « Choquer et faire le buzz »

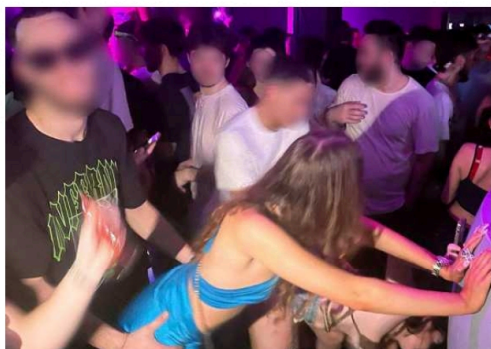
Ce style musical n'est pas nouveau. Il a été popularisé dans les années 1990 par the WCK Band (Windward Caribbean Kulture) sur l'île antillaise de la Dominique. « C'est la fusion entre la cadence lypso et le jing-ping, deux genres musicaux créés par des esclaves. On retrouve cette musique dans les carnivals, dans les ambiances de soirées, poursuit Esther Eloïdin. Le bouyon s'est ensuite exporté en Martinique et surtout en Guadeloupe, où le style est devenu plus violent, avec des paroles très portées sur le sexe, et des danses frénétiques. Ces chansons dénoncent les vilaines filles qu'on traite par exemple de vieilles cochonnes, parlent d'infidélité et font l'apologie du plaisir sexuel et de l'acte en soi. C'est une manière de choquer, mais aussi de faire le buzz. »

Et ça fonctionne. En quelques semaines, grâce aux réseaux sociaux, la chanson de Shanika, pour laquelle les interprétations varient, a été diffusée partout, jusqu'à faire se tremousser les jeunes de métropole. Sans qu'eux-mêmes n'arrivent vraiment à décrypter les raisons de ce succès. « On ne sait pas pourquoi ça marche, c'est le rythme qui fait bouger les gens », tentent d'expliquer les « bouyonneurs » réputés Roi Dezdou, Bigorneau et Roms, grands adeptes des soirées au Metropolis.

Tous les trois conviennent qu'à première vue cette danse sulfureuse qui reproduit la position de levrette peut choquer. « On entend : C'est malsain, ce sont des animaux. Ça critique les tenues des filles qui sont de plus en plus dévêtues. En tenue de ski, il y aurait moins de jugement, ça c'est certain. Mais le bouyon, c'est d'abord une connexion entre un homme et une femme, estiment-ils. S'il n'y a pas ce rythme qui se crée, ça ne peut pas marcher. Alors oui, ça peut rappeler l'acte sexuel, mais c'est avant tout une question d'interprétation. Pour ceux qui pratiquent, il n'y a



Rungis (Val-de-Marne), le 16 mars. Sur le bouyon, l'homme danse derrière sa partenaire courbée, les jambes légèrement écartées, tête en bas et les mains au sol.



pas de mal. Et il n'y a pas que des coups de reins, il y a une vraie chorégraphie. La preuve, ça nous fait les abdos ! »

## « Pornification chorégraphiée »

Romane ne partage pas cet avis. La jeune femme, en train de se refaire une beauté dans les toilettes de la boîte de nuit, l'assure : elle ne laissera jamais personne la « bouyonner ». « C'est pour les crasseuses, ça, j'ai trop d'estime pour ma personne ! explique-t-elle. La dernière fois, y en a un qui a tenté sa chance, je l'ai recadré direct. » Car dans la salle du Manhattan, le bouyon ne se danse pas que sur le podium. Un peu partout, des couples de danseurs se for-

ment spontanément. Autour du DJ, à côté des tables, au milieu du dance-floor... « Je n'appelle pas ça une danse, commente Sofiane. Une danse, ça se fait à deux. Là, on voit un mec qui se frotte sur une fille. Elle, elle reste inerte. À se demander si elle ne s'ennuie pas. »

Florence-Lina Humbert, activiste féministe, a découvert cette danse par le biais de vidéos postées sur les réseaux sociaux. « J'étais atterrée, se souvient-elle. Dans certaines vidéos, on voit même l'homme pousser violemment la femme hors de la piste de danse... C'est encore plus choquant. Pour moi, les gens qui fréquentent des boîtes de nuit où cela se pratique ont les cerveaux totalement lessivés à la violence et à la domination masculine. Et cela au point de se prêter volontairement à une sorte de pornification chorégraphiée. »

Selon son analyse, « ces espaces sont vécus comme des zones de transgressions sexuelles ». « La dénonciation des violences dans le reste de la société provoque peut-être un contrecoup, cherche-t-elle à comprendre. Ces espaces deviennent alors des lieux où les violences sexuelles peuvent être glorifiées, honorées, mises en scène sous forme



**Il n'y a pas que des coups de reins, il y a une vraie chorégraphie. La preuve, ça nous fait les abdos !**

Les « bouyonneurs » Roi Dezdou, Bigorneau et Roms



de pseudo-danse, de façon d'autant plus jubilatoire pour les violents que la transgression reste une mise en scène. » L'activiste ne mâche pas ses mots. « Pour ces danseurs, comme pour ceux qui y assistent, c'est une banalisation des violences sexuelles », estime Florence-Lina Humbert.

#### « C'est un délire entre nous »

Pourtant, les principales concernées, celles qui pratiquent, semblent assumer complètement. À l'image d'Aurore\* : « C'est un délire entre nous, il n'y a que du respect, confie-t-elle après être restée plusieurs minutes la tête en bas, les fesses collées à son partenaire qui multipliait les coups de reins. Si je ne veux plus, ça s'arrête. Et je ne fais ça qu'avec des mecs que je connais. »

Un ami, mais pas forcément son petit ami. « Quand on est en couple, on ne fait ça qu'avec madame, promettent les bouyonneurs interrogés. Là, on est célibataires, donc ça ne pose pas de souci. Mais ça arrive que des filles viennent nous trouver pour nous demander de bouyonner avec elles. On est connus dans la boîte : avec nous, elles sont en confiance. » Et, à croire le Big A, tout est fait pour

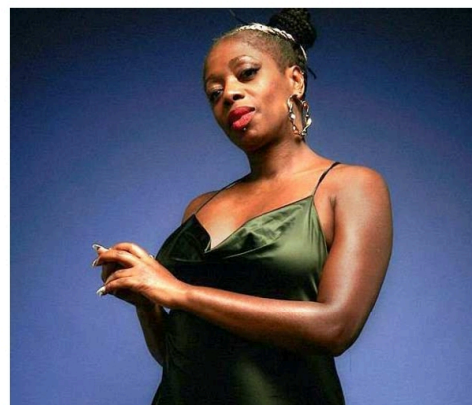
assurer leur sécurité. « On danse principalement autour du DJ, là où les vigiles sont présents. Ils veillent à éviter tout dérapage. Personnellement, je fais très attention à ce que je mets sur les réseaux. Je prends entre 100 et 150 abonnés par récap (posté tous les lundis). Si une personne ne veut pas apparaître, je supprime tout de suite. »

Mais ces images restent à la portée de tous. Et notamment des plus jeunes. « Cette musique touche principalement les 12-25 ans. Et à cause d'Internet et des défis TikTok, cette pornographie diffusée à travers le bouyon de la Guadeloupe est trop facilement accessible à tous les publics. Les jeunes découvrent la pornographie avant l'amour », alerte Esther Eloïdin, qui rappelle au passage « l'importance de la loi visant à instaurer une majorité numérique à 15 ans ».

Mais avec le bouyon, peut-on vraiment parler de pornographie ? Non, affirment les amateurs. « On n'est pas excités, c'est juste une danse ! On fait des battles, on crée de l'animation... » La prochaine en préparation : l'élection de Mister Bouyon 2024.

\* Le prénom a été changé.

Rungis (Val-de-Marne), le 16 mars. Les amateurs du bouyon ont pris l'habitude de se retrouver dans la salle Manhattan du Metropolis pour danser jusqu'au bout de la nuit.



Pour la chorégraphe Maïmouna Coulibaly, le bouyon permet « d'exprimer ses colères, ses frustrations, mais aussi de se réapproprier sa sexualité ».

## RYTHME | « C'est la femme qui tient les rênes »

Maïmouna Coulibaly, chorégraphe

**MAÏMOUNA** Coulibaly, danseuse et chorégraphe originaire de Gigny (Essonne), a inventé il y a vingt-cinq ans le concept de « booty therapy », qui permet, par la danse et notamment le twerk, d'exorciser ses maux, ses traumatismes, en reprenant le contrôle de son corps. Dans ses cours, elle propose une initiation au bouyon.

**Comment expliquez-vous le succès du bouyon et de la danse qui y est associée ?**

**MAÏMOUNA COULIBALY.** C'est la recette de la Dominique (l'île antillaise où est apparu le bouyon), et plus généralement des danses afro-urbaines. C'est une musique qui donne envie de bouger, qui fait du bien, et qui est accessible à tout le monde. On entend beaucoup de bouyon dans les carnivals. Les gens ont besoin de cet espace de lâcher-prise, d'oxygène. Être soi sans avoir peur du regard de l'autre. Dans les carnivals, c'est plus facile, on est maquillé, déguisé, on ne sait pas qui est qui. Je ne suis pas étonnée que cela fonctionne dans les boîtes de nuit, les jeunes y viennent pour s'amuser. Et on ne va pas en discothèque habillé de la même manière que lorsqu'on va travailler. C'est un autre univers.

**Comprenez-vous que, avec ces paroles crues et cette chorégraphie sulfureuse, le bouyon puisse choquer ?**

Pour moi, cela fait partie de la culture populaire. Dans les cités aussi, on emploie un langage très cru. Ces paroles, c'est un moyen d'exprimer ses colères, ses frustrations, mais aussi de se réapproprier sa sexualité, d'assumer ouvertement telle

ou telle pratique sexuelle. Et c'est génial de pouvoir le dire. Ça passe aussi par la danse. L'important, c'est de se réapproprier son corps, sa sexualité, ses fantasmes. Même si la femme passe pour une soumise, tant qu'elle assume, tout va bien, à partir du moment où, quand elle dit stop, tout s'arrête. Dans le bouyon, l'homme fait son étalon, mais c'est la femme qui tient les rênes. Ça ressemble à une position où l'homme abuse de la femme, mais là, tout est maîtrisé et accepté. C'est même elle qui impose le rythme.

**Pourquoi enseignez-vous cette danse ?**

À mon sens, ça permet d'apprendre à rester là, à ne pas plier, ne pas se laisser briser face à la personne qui fait cet acte. L'homme essaie de la plier, mais la femme, elle, elle reste debout. Parfois, elle peut même avoir le contrôle, en reprenant le dessus et en inversant les rôles. Pour moi, c'est un lâcher-prise. Quand je danse, je suis en transe, les barrières ont disparu, je m'amuse. Ce genre de danse, c'est comme un pied de nez aux violences sexuelles que j'ai pu subir dans le passé. Cela a un rôle thérapeutique dans la guérison de nos maux.

Propos recueillis par N.C.



**C'est comme un pied de nez aux violences sexuelles**

Maïmouna Coulibaly, chorégraphe